## «La langue de Bernard-Marie Koltès est d'une beauté sublime et crue»

La metteuse en scène suisse Maya Bösch s'empare au Poche de la pièce culte «Dans la solitude des champs de coton», aussi énigmatique que subversive. Paroles d'une judoka du texte, avant la première, le 5 septembre

Alexandre Demidoff

X @alexandredmdff

e théâtre est son tatami, l'espace sacré de ses combats et de ses ardeurs. Maya Bösch surgit à l'instant Grand-Rue, sur la butte de la Vieille-Ville à Genève. L'artiste exhale ce grand air romantique et chevaleresque qui l'a toujours distinguée. A deux pas de là, au Poche, celle qui a été judoka dans sa jeunesse répète Dans la solitude des champs de coton (Les Editions de Minuit), cette pièce de Bernard-Marie Koltès qui relève de la haute diplomatie, du conciliabule amoureux, du pugilat métaphysique. Un chef-d'œuvre monté pour la première fois par Patrice Chéreau au Théâtre des Amandiers de Nanterre en janvier 1987. Cette pièce-là est de celles qui bouleversent la vie de ses interprètes et de ses spectateurs.

C'est de ce choc qu'on parle, attablés à présent dans un bistrot. Maya Bösch est faite pour ces œuvres qui élargissent les cadres. Depuis ses débuts il y a une vingtaine d'années, la metteuse en scène zurichoise sonde le grand corps convulsif de ses contemporains, à travers Sarah Kane, Peter Handke, Elfriede Jelinek, entre autres. Avec Dans la solitude des champs de coton, elle s'approche du cœur du cratère, là où l'on sort de l'orbite pour s'offrir à l'inconnu.

Comme le festival La Bâtie fait bien les choses et comme le dialogue du Dealer et du Client – ainsi que Koltès les nomme – est inépuisable, le public aura la possibilité d'en découvrir une autre version, interprétée par les magnifiques Anne Alvaro et Audrey Bonnet, au Parc Bernasconi, dans une mise en scène pénétrante de Roland Auzet. Deux Solitudes, deux ensorcellements en vue. Paroles d'une ceinture noire qui a le sens de la prise.

## Qu'est-ce qui vous a amenée à vous attaquer à cette pièce?

C'est Mathieu Bertholet, le directeur du Poche, qui m'a proposé de la monter. J'avais lu dans ma jeunesse les œuvres de Koltès en allemand. Mais j'ai été bouleversée quand j'ai découvert Dans la Solitude des champs de coton en français. Ce n'est pas seulement une pièce construite comme une partition, c'est une langue d'une beauté sublime, classique et métaphysique, énigmatique et sensuelle. Je la comparerais à une toile flamande baroque, dans laquelle s'immiscerait une musique blues, entêtante et insidieuse.

Avez-vous visionné les versions historiques de Patrice Chéreau celle de 1987 au Théâtre des Amandiers de Nanterre où s'affrontaient Isaach de Bankolé et Laurent Malet, celle de 1994 où il joue lui-même avec Pascal

Je l'ai fait très vite pour me libérer du poids de l'histoire et inventer ma voie! Je me suis surtout immergée dans l'œuvre de Koltès, j'ai tout lu, ses pièces et sa correspondance. J'avais besoin de me pénétrer de cette écriture, des obsessions d'un jeune écrivain qui forge et rêve une langue, aimanté toujours par l'inconnu, l'Autre, qu'il soit étranger, criminel ou vagabond. J'ai été sensible au fait qu'il ait travaillé avec acharnement sur Dans La solitude des



Etablie à Genève, la Zurichoise Maya Bösch démonte les mécanismes de nos aliénations dans des spectacles qui perturbent souvent durablement. (Christophe Chammartin/Le Temps)

champs de coton. Il voulait atteindre un idéal de forme et de substance et n'était jamais satisfait. Un jour, Patrice Chéreau lui a dit: «Ne pense pas à écrire pour le théâtre.» Ce conseil l'a libéré.

Quel est l'objet que le Dealer propose au Client et que tous deux refusent de nommer?

C'est le désir lui-même. Tout le texte s'organise, gravite autour de ce foyer innommable. Les personnages sont comme des jouteurs ou des pugilistes. Ils s'affrontent pour que l'autre avoue son désir. Dans ce combat, chaque mot, chaque détour compte. Le dialogue repose sur une symétrie implacable: le Dealer intervient 18 fois, le Client autant. Ce qu'on réalise, c'est que l'un et l'autre œuvrent pour faire durer l'échange, pour que le plaisir dangereux de cette rencontre ne s'épuise pas. Ce face-à-face est belliqueux et érotique à la fois.

C'est une forme de drague au fond?

Cette rixe langagière va bien au-delà d'une passe. L'économie de ce désir recouvre tout: le sexe, bien sûr, le commerce, l'idéal d'un accord absolu, par-delà toutes les morales. Le désir tel que Koltès l'énonce est illicite. Il a à voir avec la libido, j'entends par là la pulsion de vivre, c'està-dire aussi de considérer l'inconnu qui surgit dans un terrain vague, au milieu de la nuit, et de se laisser happer par lui.

Comment avez-vous choisi vos acteurs?

Fred Jacot-Guillarmod, qui fait partie de l'ensemble du Poche, et Laurent Sauvage, sont des interprètes avec lesquels j'ai travaillé et que j'aime. Ce que je cherchais, c'est une complémentarité et je crois que nous sommes en train de la trouver. Laurent, qui joue le Dealer, est secret, spectral, presque comme peut l'être une statue de Giacometti: il crée des lignes de force dans sa façon très précise de libérer la parole de son personnage. Fred, lui, est plus terrien et a un rapport plus enveloppant à la langue. Ce contraste physique engendre un espace de tension bipolaire où l'attirance répond à la méfiance.

## Qu'avez-vous fait le premier jour des répétitions?

J'ai parlé à l'équipe de Koltès, ce garçon beau comme un ange qui a bourlingué en Afrique, au Guatemala, aux Etats-Unis, amoureux de Bruce Lee, de William Faulkner, de Michael Cimino, de la série Dallas, de Jean-Sébastien Bach... J'ai parlé de l'œuvre aussi et surtout, de ce que Dans la solitude des champs de coton avait comme résonance pour moi.

Quand avez-vous attaqué la pièce sur scène? Tard. Pendant deux semaines, nous l'avons déconstruite, phrase après phrase. Je voulais que Fred et Laurent s'imprègnent de toutes les possibilités de ce texte, qu'ils se laissent habiter par lui, avant de le libérer sur les planches.

Patrice Chéreau et son scénographe Richard Peduzzi avaient opté pour un dispositif bifrontal, qui plaçait les protagonistes entre deux gradins. Quel est l'espace de votre version?

Il nous a fallu tenir compte de la taille du Poche, ce qui nous a amenés, avec la scénographe Sylvie Kleiber, à adopter un dispositif analogue, du moins à Genève. Cette configuration renvoie au sujet de la pièce, qui est celui du regard. Le Dealer veut être regardé, c'est-à-dire reconnu dans, son existence. Le Client se dérobe à cette demande. Le public, lui, se retrouve dans cette même position où il regarde et est regardé, suspendu à la parole des protagonistes, faisant corps avec eux. Notez que nous retrouverons un dispositif frontal au Théâtre populaire romand à La Chaux-de-Fonds fin septembre et à La Filature à Mulhouse en octobre, ainsi qu'au Tessin

Quelle est la difficulté de ce texte?

Il n'y a pas de place pour l'approximation. Le travail de mémorisation est énorme. La langue de Koltès n'est pas celle qu'on parle, elle est allégorique, philosophique, rhétorique. L'enjeu, c'est que Laurent Sauvage et Fred Jacot-Guillarmod la fassent leur. C'est là-dessus que nous travaillons: il faut que la langue devienne corps et inversement.

Cette «Solitude dans les champs de coton» n'est-elle pas d'abord un chant d'amour?

Deux inconnus se rencontrent et s'aimantent, sans qu'on sache si c'est pour s'entretuer ou s'aimer. Entre eux, il y a une hostilité, une colère rampante, des larmes tout près de rouler, un blues. Mais ce qui l'emporte, c'est le désir, un état de tension érotique particulier qu'il s'agit de dilater à l'infini. Le jeu consiste à se servir des arêtes, des points de rupture du texte pour sans cesse réactiver ce champ magnétique qui est une planche de salut. A cet égard, c'est un chant d'amour, oui, cru et absolu.

Quel est le livre que vous offrez aux êtres qui vous sont chers?

De la poésie. Récemment celle de Sappho, cette poétesse grecque du VIe siècle avant J.-C. La philosophe Sophie Klimis m'a invitée à écrire sur elle. Alors je lis ses odes et fragments qui sont autant de brûlures et je les offre.

«Dans la solitude des champs de coton»,
Genève, Poche, du 2 au 5 septembre,
puis La Chaux-de-Fonds, TPR, les 27 et
28 septembre; dans la version de Roland
Auzet, parc de la Villa Bernasconi (GE),
les 9 et 10 septembre, www.batie.ch

## De l'échec au chefd'œuvre, l'histoire d'un texte qui brûle toujours

En 1986, Bernard-Marie Koltès se remet de la déception de «Quai Ouest», mal reçu par la critique, tout en mettant la dernière touche à une pièce qui le consacrera

Si on lui avait soufflé qu'il était en train d'écrire un chef-d'œuvre, Bernard-Marie Koltès (1948-1989) aurait sans doute esquissé un sourire timide et étonné. En cette année 1986, l'écrivain est reconnu, mais marqué. Quai Ouest, sa dernière pièce, vient d'être montée par Patrice Chéreau au Théâtre des Amandiers de Nanterre. On en attendait beaucoup, après le triomphe, en 1983, de Combat de nègre et de chiens, créé par le même Chéreau. Or c'est un échec. Presque un bide, malgré une distribution éblouissante où figure la brûlante Maria Casarès.

Koltès est déçu, mais pas abattu. Il a 35 ans, une envie de bourlinguer encore au Guatemala et en Afrique, ces terres qu'il aime tant, il sait aussi depuis peu qu'il est atteint du sida, cette «maladie qui n'a pas de nom» dit-il, comme le raconte Brigitte Salino dans sa formidable biographie de l'auteur - Bernard-Marie Koltès (Stock). Il a dans la peau un fameux dock new-yorkais où il a passé quelques nuits, au milieu des junkies, des truands à la petite semaine, des homos en mal de passes. Ce lieu, qui lui a déjà inspiré Quai Ouest, irrigue les phrases qu'il pose avec la rigueur d'un claveciniste - qu'il est - sur des feuillets qui tantôt glacent, tantôt brûlent, selon l'humeur de la nuit.

Une fugue féline

Aux Amandiers, Patrice Chéreau a pris une décision à laquelle peu souscrivent: il montera le prochain texte de Koltès, même si le dernier a laissé un trou béant dans la trésorerie. L'auteur de La Nuit juste avant les forêts, lui, met la dernière touche à ce qui deviendra Dans la solitude des champs de coton – titre qui lui viendrait d'In the Heat of the Night, film de Norman Jewison. Un Dealer harponne un Client à la lisière d'une ville. C'est l'entame fameuse: «Si vous marchez dehors, à cette heure et en ce lieu, c'est que vous désirez quelque chose que vous n'avez pas, et cette chose, moi, je peux vous la fournir.»

Ce pas de deux est une fugue au sens de Jean-Sébastien Bach – compositeur que Koltès chérit. Aux Amandiers, on adjure Chéreau de choisir une star comme Gérard Depardieu pour faire passer la pilule de cette partition difficile. Il n'écoute pas et projette l'Ivoirien Isaach de Bankolé et le Français Laurent Malet dans la cage aux fauves. Ceux qui ont vu la création se rappellent la beauté bizarre de ces deux palabreurs, le premier superbement baratineur, le second esquivant les coups dans ses santiags.

En 1995, Patrice Chéreau reprendra lui-même le rôle du Dealer en face de Pascal Greggory, dans une version aussi sensuelle qu'enveloppante où s'immisçait la saccade hypnotique du groupe Massive Attack. Dans la solitude des champs de coton est aujourd'hui un classique empoigné partout dans le monde. Sans doute parce que s'y joue notre destin d'homme blessé. L'absolu d'une demande d'amour. A. Df